

J'AI
LU

AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

Le duc de Montgomery



Elizabeth Hoyt

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'Université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivain. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*.

Le duc de Montgomery

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506
- 6 – Le duc de minuit
N° 10618
- 7 – Cher monstre
N° 11081
- 8 – Garde du cœur
N° 11303
- 9 – Le lion et la colombe
N° 11478

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 10

Le duc
de Montgomery

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original :
DUKE OF SIN

Éditeur original :
Grand Central Publishing, a division of Hachette Book Group, Inc.
New York

© Nancy M. Finney, 2016

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2017

*Ce livre est dédié à tous ceux qui se sentent
éperdument amoureux... du diable.*

1

Il était une fois, il y a bien longtemps, un roi qui n'avait pas de cœur...

Octobre 1741, Londres, Angleterre

Bridget Crumb était parfaitement consciente qu'il existait peu de situations plus compromettantes, pour une gouvernante disposant de références irréprochables, que d'être surprise à quatre pattes sur le lit de son employeur. Deux circonstances contribuaient à rendre cette situation encore plus délicate. Premièrement, l'employeur en question n'était autre que Sa Grâce le duc de Montgomery, considéré unanimement comme l'un des hommes les plus maléfiques de Londres. Deuxièmement, Bridget serrait dans sa main une miniature qu'elle venait juste de dérober.

Quand cette affaire serait terminée, elle aurait grand besoin d'une tasse de thé bien fort pour se revigorer – à supposer, bien sûr, qu'elle survive à la colère du duc.

— Si vous m'expliquez ce que vous cherchez, madame Crumb ? demanda Montgomery d'une voix mielleuse, lourde de menaces.

Ce n'était pas un homme imposant physiquement, et encore moins intimidant – plutôt le contraire, en fait. Son visage aurait pu être dessiné par un sculpteur grec, tant ses traits étaient parfaitement réguliers. Il avait des yeux d'un bleu azur et des cheveux d'une blondeur magnifique – ce dont il était manifestement conscient car il les portait longs, sans poudre, et attachés en queue de cheval sur la nuque par un gros ruban de velours noir. Sa veste de velours pourpre était passée sur un gilet noir et bordeaux brodé d'or. Des flots de dentelle sortaient de ses manches et les diamants ornant les boucles de ses souliers brillaient à la lumière des chandelles. Sa Grâce incarnait à merveille la sophistication des grands aristocrates londoniens. Cependant, quiconque l'aurait pris pour quelqu'un d'inoffensif se serait lourdement trompé sur son compte.

Même tranquillement assis, comme maintenant, dans un fauteuil, le duc de Montgomery était au moins aussi dangereux qu'une vipère lovée à vos pieds.

C'est pourquoi Bridget descendit du lit en se gardant de tout mouvement brusque.

— Bonsoir, Votre Grâce. Si j'avais su que vous étiez rentré du continent, j'aurais fait préparer votre chambre.

— Je ne me suis jamais rendu sur le continent, et je suis convaincu que vous êtes *pertinemment* au courant, répliqua le duc avec un geste de la main pour désigner un recoin obscur de la pièce.

Bridget était trop bien élevée pour écarquiller les yeux à la vue de la petite porte entrouverte qui se détachait du panneau lambrissé recouvrant le mur. Pourtant, elle n'avait encore jamais remar-

qué cette porte dérobée. Certes, elle soupçonnait que la maison possédait des passages secrets, mais jusqu'à ce soir elle n'avait pu prouver leur existence. À présent, elle n'avait plus aucun doute. Le duc était resté à Londres, *se terrant dans les murs de sa propre maison*. Et depuis combien de temps l'espionnait-il ? Des jours ? Des semaines ? Trois mois, c'est-à-dire depuis qu'il était censé être parti ? Plus important encore : à quel moment avait-il commencé de l'espionner *ce soir* ? L'avait-il vue s'emparer de la miniature cachée dans un compartiment secret de la tête de lit ?

Et savait-il qu'elle la serrait en ce moment dans sa main ?

Le duc sourit, dévoilant deux rangées de dents d'une blancheur éclatante.

— En fait, je ne suis pas du tout parti.

— Je vois ça, Votre Grâce, répondit Bridget. C'est très courageux de votre part, pour quelqu'un que le duc de Wakefield a banni d'Angleterre.

— Oh, Wakefield... murmura le duc, esquissant une chiquenaude avec ses doigts comme s'il voulait chasser une mouche. Ce brave Wakefield se prend toujours un peu trop au sérieux.

Il regarda Bridget de l'air de quelqu'un qui aurait découvert une agate dans un tas d'immondices, avant d'ajouter :

— Vous avez des avis bien tranchés, pour une gouvernante.

Bridget déglutit péniblement. Elle aurait dû tenir sa langue. Il n'était jamais bon pour une domestique de se faire remarquer par son maître – surtout ce maître-ci.

— Venez, dit-il, se levant de son siège et lui faisant signe d'approcher de la main gauche.

Il portait un anneau d'or au pouce.

Bridget ouvrit discrètement sa main et fit tomber la miniature sur l'épais tapis. Puis elle la poussa du pied sous le lit, avant d'avancer.

Elle s'arrêta à un mètre de lui.

Le duc esquissa un sourire aussi sensuel qu'énigmatique.

— Plus près.

Bridget avança encore, jusqu'à ce que les jupes de sa robe de laine noire effleurent les culottes de velours du duc. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, mais elle voulait se convaincre que son expression ne trahissait rien de son appréhension.

Le duc souriait toujours. Il tendit les deux mains, paumes levées en l'air. Ses doigts étaient longs et élégants. Il avait des mains de musicien, ou d'escrimeur.

Bridget les contempla avec confusion, avant de comprendre, à son signe de tête, qu'il voulait qu'elle pose ses propres paumes sur les siennes. Elle s'exécuta et fut surprise de constater que les mains du duc n'étaient pas glacées, comme elle l'aurait volontiers imaginé.

Bridget n'avait été engagée que quinze jours avant le bannissement – ou supposé bannissement – du duc. Durant ce court laps de temps, il ne lui avait pas donné une seule fois le sentiment qu'il était un être humain.

— Vous avez des mains très féminines, madame Crumb. Malgré votre position sociale.

Son sourire était plus énigmatique que jamais. Bridget accrocha franchement son regard et il baissa de nouveau les yeux sur les mains de la jeune femme.

— Petites, légèrement potelées, les ongles bien taillés, reprit-il, avant de lui retourner les mains pour examiner ses paumes. J'ai rencontré en Grèce une jeune fille qui m'assurait qu'elle pouvait tout connaître de l'histoire d'une personne, simplement en déchiffrant les lignes de ses mains.

Il laissa retomber la main gauche de Bridget pour suivre, avec son index, le tracé des lignes de sa main droite.

Son geste provoqua un frisson chez la jeune femme.

— Ah, dit-il, je sens des cals. Vous les aurez probablement récoltés en travaillant à mon service. Mais toutes les jeunes femmes écossaises n'ont pas un travail aussi honnête.

Bridget se figea. Comment était-il au courant de ses origines ? Depuis son arrivée à Londres, elle s'était ingéniée à masquer son accent. Et elle était certaine de ne pas lui avoir révélé son lieu de naissance lorsqu'elle était entrée à son service – pas plus qu'elle n'en avait parlé à son homme de confiance, qui l'avait embauchée.

— Savez-vous comment s'appelle cette chose ? demanda-t-il, posant son doigt sur la petite bosse à la base du pouce de Bridget.

Elle s'éclaircit la voix.

— Non, Votre Grâce.

— Le mont de Vénus, dit-il avec un sourire charmant. Mon interlocutrice grecque m'a expliqué que sa rotondité trahissait la nature passionnée d'une femme. Vous devez receler des trésors de sensualité en vous, madame Crumb.

Bridget plissa les yeux.

Le duc pencha la tête, pour lui mordiller la base de son mont de Vénus.

La jeune femme tressaillit et libéra sa main d'un coup sec.

Montgomery s'esclaffa et se recula dans son fauteuil.

— En réalité, j'étais plus intéressé par les tétons de cette jeune fille grecque que par son bavardage à propos des lignes de la main.

Bridget réfugia dans son autre main la paume qu'il venait de mordiller. Bien qu'il ne lui eût pas vraiment fait mal, sa peau la démangeait comme si elle sentait encore ses dents – et sa langue.

Elle inspira un grand coup.

— Puis-je disposer, Votre Grâce ?

— Bien sûr, madame Crumb. Faites-moi préparer un bain. Dans la bibliothèque. J'adore lire en prenant mon bain.

Bridget récupéra sa chandelle posée sur une table.

— À cette heure-ci ?

Il était plus de minuit, et la majorité des domestiques dormaient déjà.

Mais le duc était comme la plupart des aristocrates : il n'hésiterait pas à les réveiller pour son bon plaisir.

— Oui, s'il vous plaît, madame Crumb.

— Tout de suite, Votre Grâce.

Bridget partit vers la porte mais, au moment de tourner la poignée, elle ne put s'empêcher de jeter un regard intrigué derrière elle. Le duc s'était caché pendant trois mois. Pourquoi sortait-il soudain de son trou ?

Il croisa son regard et sourit, comme s'il avait deviné ses pensées.

— J'en ai soupé de vivre derrière les murs, dit-il. C'est trop étroit et poussiéreux. Quoique je

ne connaisse pas de meilleur endroit pour espionner. J'adore épier les gens. Cela vous procure un délicieux sentiment de pouvoir sur eux. Qu'en pensez-vous, madame Crumb ?

— Je n'ai pas d'avis, Votre Grâce.

— Vraiment ? ironisa-t-il, avant de murmurer d'une façon presque sensuelle : Oh, madame Crumb, c'est si vilain de mentir.

Bridget s'enfuit littéralement.

C'est-à-dire qu'elle courut à toutes jambes dans le couloir, ignorant les statues d'albâtre et les miroirs à cadres dorés qui flanquaient les murs, puis elle dévala le grand escalier. Le duc ne pouvait pas savoir, pour la miniature. Sinon, il l'aurait immédiatement congédiée – et sans lui accorder de références. Ce qui aurait été une catastrophe. Bridget n'aurait pas pu retrouver de travail. Sans compter qu'il aurait été capable de révéler sur la place publique qu'il l'avait renvoyée pour vol. La jeune femme frissonna à cette idée. Sa réputation détruite, elle aurait été obligée de quitter Londres pour s'installer dans une petite ville. Peut-être même sous une nouvelle identité.

Mais ce n'était pas le pire. Si le duc la chassait, Bridget ne pourrait plus aider sa mère. Or c'était la seule raison qui l'avait poussée à prendre cet emploi. Bridget était la fille illégitime d'une femme de l'aristocratie que faisait chanter le duc. Elle s'était juré de trouver les lettres compromettantes que celui-ci avait en sa possession. Le chantage était un crime vil et odieux. Et le duc était un homme vil et odieux.

Il n'était donc pas question qu'elle reparte de cette maison tant qu'elle n'aurait pas accompli sa mission.

Bridget s'immobilisa devant la porte des cuisines, inspira un grand coup et s'assura que ses jupes et sa charlotte étaient d'aplomb. Une gouvernante se devait d'être toujours impeccable, même si son maître venait de lui mordiller la main.

La jeune femme prit une autre inspiration et pénétra dans les cuisines de Hermes House, la demeure londonienne du duc. À cette heure tardive, le feu de la cheminée couvrait sous la cendre et la pièce baignait dans la pénombre.

Bridget réveilla le petit cireur de chaussures, qui dormait sur une paillasse à côté de la cheminée, et l'envoya chercher les filles de cuisine et les valets. Puis elle ranima le feu et alluma plusieurs chandelles, trouvant quelque apaisement dans ces occupations terre à terre.

Quand les domestiques, tirés de leurs lits, arrivèrent quelques minutes plus tard, la cuisine était chaude et tout illuminée. Bridget ordonna aussitôt à ses troupes de tirer et de chauffer la quantité d'eau nécessaire au bain du despote. Après quoi, elle remonta à l'étage.

Hermes House était une maison récente – c'est le duc lui-même qui l'avait fait construire – et la demeure était à peu près aussi extravagante que son propriétaire. Les marches du grand escalier étaient en marbre blanc, tandis que les paliers étaient recouverts de dalles de marbre rose alternant avec d'autres en marbre noir. Au premier étage, les murs du couloir étaient ornés d'un papier peint rose pâle à motifs blanc et or.

Bridget s'arrêta devant la porte de la chambre du duc et tendit l'oreille. Mais elle n'entendit aucun bruit. Soit le duc s'était rendu dans la

bibliothèque, soit il se tenait en embuscade derrière la porte, prêt à se jeter sur elle.

La jeune femme poussa doucement le battant.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Bridget leva sa chandelle, éclairant d'un même mouvement le plafond peint où des dieux de l'Antiquité se livraient à des scènes de débauche, et l'immense lit à baldaquin avec ses tentures bleu nuit et ses pampilles dorées. Près du lit, se dressait un élégant petit secrétaire à incrustations d'ivoire. Il était surmonté d'un portrait grandeur nature du duc.

Un nu.

Bridget fronça les yeux en direction du portrait, pénétra dans la pièce et referma la porte derrière elle. Puis elle courut jusqu'au lit et s'agenouilla sur le tapis, dans l'intention de récupérer la miniature qu'elle avait glissée dessous.

La miniature avait disparu.

Val contemplait la miniature qu'il tenait à la main. C'était un portrait de famille – un aristocrate anglais, sa femme en costume de cérémonie indien et leur jeune enfant. N'importe quel cambrioleur aurait trouvé d'innombrables objets de plus grande valeur à voler dans la maison. Ce qui voulait dire que Mme Crumb travaillait pour le propriétaire originel de la miniature, ou pour son représentant. Val se remémorait avec amusement le bel aplomb avec lequel elle l'avait regardé, lorsqu'elle était descendue du lit où il l'avait surprise à quatre pattes. Sa petite gouvernante avait-elle vraiment cru pouvoir le duper ?

Pas si « petite » que ça, en réalité, se corrigeait-il alors qu'il glissait la miniature dans la poche de son peignoir. Mme Crumb était un peu plus grande que la moyenne des femmes, et Val la soupçonnait de posséder une généreuse paire de seins. Quel dommage qu'elle cache ses appas sous une robe de laine noire boutonnée jusqu'au col et un tablier blanc amidonné. Sans parler de la grosse charlotte blanche qui lui couvrait entièrement les cheveux.

Son nez et sa bouche étaient ordinaires, son menton pouvait passer pour volontaire, mais le plus remarquable dans son visage, c'étaient assurément ses yeux noirs.

Leur éclat était si intense qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à une fanatique religieuse – une sainte ou une hérétique, au choix.

Ou alors, une abbesse farouche.

En tout cas, une femme sûre d'elle-même qui savait discerner le bien du mal. Une femme qui n'aurait pas peur de souffrir, voire de mourir, pour ses convictions.

Avait-elle reconnu Val comme son exact opposé – l'incarnation du démon ? Un homme qui se moquait éperdument de la démarcation entre bien et mal, et qui se vautrait dans le péché ? Val avait toujours préféré édicter ses propres règles plutôt que suivre celles des autres. C'était beaucoup plus réjouissant et il y prenait grand plaisir.

Mme Crumb connaissait-elle la signification des mots « réjouissant » et « plaisir » ? Probablement considérait-elle ces notions comme plus ou moins honteuses, et pouvant conduire au péché – ce qui, du reste, n'était pas entièrement faux.

Et cependant, Val trouvait très agréable de se découvrir une gouvernante susceptible de lui donner du fil à retordre. Car, malgré tous les plans et complots qu'il pouvait ourdir, il manquait cruellement d'amusements.

C'est pourquoi il s'était décidé à la garder à son service.

Quoi qu'il en soit, cette histoire ne devait pas le détourner de son principal objectif : faire chanter le roi, afin de lui extorquer la levée de son exil.

Val avait accepté d'être banni d'Angleterre uniquement parce que cet imbécile de duc de Wakefield – un parlementaire prétentieux, qui avait une haute opinion de lui-même – l'avait menacé de le faire condamner pour enlèvement. Tout cela parce que Val s'était amusé une ou deux fois avec la sœur du duc. Enfin, peut-être trois fois. Mais quelle importance ? Elle n'en avait pas souffert, loin de là, et elle avait fini par épouser un respectable capitaine des dragons à la retraite.

Par chance, Val avait réussi à se procurer des lettres avec lesquelles il pourrait faire chanter le roi. De cette façon, il passerait par-dessus Wakefield pour s'adresser directement au souverain et obtenir de Sa Majesté la fin de son bannissement.

Il se dirigea vers un petit bureau qui trônait dans un coin de la bibliothèque. C'était un meuble raffiné, au dessus de marbre veiné de jaune et de brun, avec des pieds chantournés jusqu'à l'extravagance. Val l'avait gagné face à un aristocrate prussien au cours d'une partie de cartes – qu'il avait bien sûr remportée au bluff – et il avait dépensé une fortune pour le faire parvenir par bateau jusqu'à Londres.

Il tapota amoureusement la surface du meuble, s'assit et fouilla dans les tiroirs pour en sortir quelques feuilles de papier. Puis il trempa une plume dans l'encrier et commença, de son écriture fleurie, une lettre pour M. Copernicus Shrugg, le secrétaire personnel de Sa Majesté, George II d'Angleterre. La lettre était courte, mais précise et suffisamment menaçante. Satisfait, Val la signa de son initiale.

Au même moment, la porte de la pièce s'ouvrit, livrant passage à un jeune garçon vêtu de haillons.

Plus exactement, Alf se présentait toujours comme un garçon et la plupart des gens se laissaient volontiers duper. Val, lui, n'avait pas mis plus d'une minute pour deviner la supercherie. Il suffisait d'admirer l'élégance de son cou, de remarquer qu'il n'avait pas de pomme d'Adam et de noter quelques autres détails du même genre pour être fixé. Mais, de toute évidence, peu de personnes prenaient la peine d'examiner en détail l'univers qui les entourait.

Cependant, Val s'était gardé d'exprimer à haute voix ses conclusions. Après tout, Alf avait sans doute une bonne raison pour choisir ce déguisement avec une telle constance. De toute façon, Val ne nourrissait pas d'intérêt particulier pour les gosses des rues, quel que soit leur sexe – sauf s'ils pouvaient lui être utiles. Et Alf, durant les trois mois où Val avait été obligé de se terrer chez lui, avait manifesté à plusieurs reprises ses compétences. Il lui avait apporté nourriture et livres et, surtout, avait expédié son courrier.

Alf s'approcha du bureau.

— Vous vouliez me voir, Votre Grâce ?

Val l'ignora le temps de sceller sa missive. Il versa d'abord quelques gouttes de cire chaude sur les bords de la feuille repliée, avant d'appliquer son sceau qui représentait un coq chantant. Le coq était l'un des symboles du dieu Hermès, que Val avait choisi comme saint patron. Hermès était le dieu des Voyageurs et du Commerce.

Mais c'était aussi le dieu des voleurs et des tricheurs.

Sa lettre cachetée, il se tourna vers Alf.

Il – ou plutôt, elle – portait les mêmes vêtements que Val lui connaissait depuis des années : une veste trop grande, foncée mais au coloris indéterminé, reprise à maints endroits, des culottes amples, des chaussettes maculées de boue, des souliers à grosses boucles et un chapeau mou posé sur des cheveux noirs coiffés en arrière. Une de ses joues était assombrie, soit par de la poussière, soit par un bleu.

Val se demanda un bref instant ce qu'Alf pouvait bien faire de tout l'argent qu'il lui donnait – car il la payait plutôt grassement – avant de chasser cette préoccupation de son esprit.

— Porte ceci à M. Copernicus Shrugg, dit-il, lui tendant la lettre.

Et, après avoir précisé l'adresse, il ajouta :

— Assure-toi de la lui remettre en main propre. Je ne veux aucun intermédiaire.

Alf prit la lettre, mais fronça le nez.

— Vous êtes au courant que c'est le milieu de la nuit ?

— Justement. Un homme tiré brusquement du lit est toujours plus influençable. Tu diras aussi à Attwell et au gamin de ne pas m'attendre à l'auberge.

Comme la porte se rouvrait pour laisser entrer les valets apportant son bain, il ajouta :

— Et maintenant, file. J'ai hâte de me débarrasser de la poussière accumulée derrière ces maudits murs.

La jeune fille sembla hésiter.

— Alors, vous abandonnez votre cachette ?

— Oui. Et j'ai l'intention de récupérer au plus vite la place qui me revient dans la bonne société. Dépêche-toi.

Il se dirigea vers son bain sans même attendre de voir si elle lui obéissait. De toute façon, peu de gens avaient le cran de discuter ses ordres. Ah, il en oubliait la charmante Mme Crumb. Quel était son prénom, au fait ? Il le lui demanderait à la première occasion. Non seulement sa gouvernante avait tenté de lui voler un objet, mais elle avait refusé de répondre à ses questions. En outre, à en juger par les valets venus lui préparer son bain, elle avait pris soin de ne pas envoyer les plus jeunes domestiques de la maisonnée. Le prendrait-elle pour un satyre ?

Sur ce point, bien sûr, elle ne se méprenait pas totalement...

Val esquissa un sourire et se débarrassa de son peignoir – le seul vêtement qu'il portât – pour se glisser dans son bain. Puis il fit signe, du doigt, au plus beau des valets d'approcher. Si Mme Crumb pensait l'entraver dans ses plaisirs, elle serait lourdement déçue.

Hugh Fitzroy, duc de Kyle, bâilla à s'en décrocher la mâchoire alors qu'il suivait un porte-flambeau à travers une arrière-cour du palais

St. James, la résidence royale. Il était près de quatre heures du matin : c'était à la fois trop tôt pour que les domestiques soient déjà levés, et trop tard pour que les derniers fêtards soient encore debout. Autant dire que l'endroit était désert, à part Hugh, tiré de son sommeil par une convocation royale, et ce jeune porte-flambeau chargé d'escorter d'éventuels visiteurs jusqu'à l'aube.

Les deux hommes s'approchèrent d'une entrée de service gardée par un soldat. Hugh gratifia le porte-flambeau d'un pourboire puis, après l'avoir congédié, il déclina son identité au garde.

Celui-ci le laissa passer avec un regard intrigué. C'était une bien curieuse façon d'entrer au palais, pour un duc.

Mais Hugh n'était pas un duc ordinaire.

Une fois à l'intérieur, il fut accueilli par un valet qui manifestement l'attendait.

— Par ici, Votre Grâce, s'il vous plaît.

Hugh le suivit dans un corridor aux murs nus. On était bien loin des pièces luxueuses de la partie officielle du palais.

Le valet ouvrit une porte au bout du corridor et s'inclina pour annoncer :

— Le duc de Kyle.

Un homme aux jambes arquées, portant des culottes écarlates sous un peignoir bleu et qui faisait les cent pas devant une cheminée, se retourna sur-le-champ.

— Bon sang, Kyle ! Vous en avez mis, du temps !

Hugh haussa un sourcil.

— Je suis venu dès que j'ai reçu votre mot, Shrugg, dit-il avant de lancer au valet : Apportez-nous du café et du thé. Et aussi de quoi grignoter.

Le valet s'éclipsa.

— Pardonnez mon impatience, Votre Grâce, s'excusa Shrugg.

C'était un homme d'âge moyen, mais qui paraissait plus vieux, notamment en raison de son crâne chauve. Ses oreilles décollées faisaient penser à des anses et il avait un visage tout en rondeurs qui semblait engoncé dans son torse – comme s'il n'avait pas de cou.

— C'est que cette maudite affaire me turlupine, ajouta-t-il. J'ai été obligé de *le* réveiller en pleine nuit, et vous savez comme moi qu'il déteste ça.

Les deux hommes levèrent instinctivement les yeux au plafond – les appartements royaux se trouvaient quelque part au-dessus de leurs têtes.

Puis Hugh reporta son regard sur Shrugg.

— De quelle humeur est le roi ?

En l'occurrence, le roi en question était aussi le père de Hugh, bien que personne ne fît jamais mention de ce fait.

— Il s'exprime en français, comme chaque fois qu'il est hors de lui, répondit Shrugg. C'est une chance que vous soyez rentré à Londres. Je ne sais pas qui j'aurais pu appeler, autrement.

Hugh haussa encore un sourcil.

— J'ai conscience que les circonstances de votre retour sont bien tristes, s'empressa de préciser Shrugg. J'ai été désolé d'apprendre la mort de la duchesse.

Hugh serra les dents.

— Est-ce encore à cause du prince ? demanda-t-il.

Le roi et son héritier, le prince de Galles – que Hugh n'avait rencontré qu'une seule fois –, se détestaient cordialement.

Shrugg grimaça.

— Non, pas cette fois.

Et il tendit une lettre.

Hugh la prit et se dirigea vers un bureau éclairé par un chandelier. Il approcha la lettre d'une des chandelles et lut :

Cher monsieur Shrugg,

J'espère que vous avez bien dormi jusqu'à présent, car j'ai peur que le reste de votre nuit ne soit gâché. Je serai bref : certaines lettres concernant W. sont entrées en ma possession. Si elles étaient rendues publiques, le scandale serait tel qu'il pourrait entraîner la chute de votre maître. Croyez bien que je ne souhaite en aucune manière une telle issue. Et c'est pour l'empêcher que je vous propose un rendez-vous dans Hyde Park, à l'heure qui vous conviendra.

Votre humble serviteur,
M.

Hugh relut la lettre plus lentement. Quand il eut terminé, une tasse de café fumant avait été posée devant lui.

— Merci, dit-il, buvant une gorgée. Qui est « M. » ?

— Le duc de Montgomery, répondit Shrugg.

Hugh esquissa une moue dédaigneuse.

— Pour « W. », je devine aisément. Il s'agit du prince William.

Le prince William, duc de Cumberland, était le deuxième fils légitime du roi George, après le prince de Galles. Hugh ne l'avait jamais rencontré.

— En effet, soupira Shrugg.

Sa tasse de thé à la main, il se laissa choir dans le fauteuil derrière le bureau.

— Jusqu'à présent, il ne nous avait jamais causé de problèmes, reprit-il. Il collectionne bien sûr les maîtresses, entre autres amusements, mais rien d'extraordinaire pour un garçon de son âge.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt ans. Il vient juste d'être nommé colonel du premier régiment de gardes à pied. Il a toujours aimé l'uniforme et la discipline.

— Et vous n'avez pas une petite idée de ce que Montgomery a pu découvrir ?

Shrugg tritura quelques instants sa tasse en silence.

— Il y a bien ces rumeurs – de simples rumeurs, pour autant que je le sache – à propos d'une société secrète.

Hugh s'esclaffa méchamment.

— Ne me dites pas que vous m'avez tiré du lit au beau milieu de la nuit pour une histoire de société secrète ! N'importe quel garçon qui a fréquenté Cambridge ou Oxford – voire même un quelconque café londonien – se considère comme un membre d'une société secrète.

Mais le visage de Shrugg était grave.

— Non, Votre Grâce. En l'occurrence, c'est différent. Les membres de cette société sont en moyenne plus âgés que des élèves de Cambridge. Ils s'appellent, entre eux, les Seigneurs du Chaos. On raconte que chacun d'eux s'est fait tatouer un dauphin à un endroit du corps, et aussi que...

Shrugg s'interrompit avec une grimace et détourna le regard.

— Quoi ?

Shrugg reporta son attention sur Hugh.

— Ils s'intéressent aux enfants.

Hugh en resta d'abord muet. Kit et Peter dormaient tranquillement dans leurs lits, à la maison. Kit, avec ses pieds dépassant des couvertures, et le petit Peter serrant dans sa main un mouchoir ayant appartenu à sa mère.

Finalement, Hugh inspira un grand coup pour dominer ses émotions et parler d'une voix neutre.

— Essayez-vous de m'expliquer que le prince William se serait acoquiné avec ces Seigneurs du Chaos et qu'il... qu'il serait attiré par les enfants ?

— Je n'en sais rien ! répliqua Shrugg. Sinon, je ne vous aurais pas fait quérir. Il faut que vous mettiez la main sur ces lettres dont parle Montgomery. Et que vous vous chargiez de les détruire.

2

À la naissance du roi, le médecin de la cour ausculta ses yeux, sa bouche et ses oreilles et ne décéla rien d'anormal. Mais quand il colla son oreille sur la poitrine du nouveau-né... il n'entendit rien.

La châtelaine de Bridget cliquetait à sa ceinture quand elle fit irruption dans les cuisines, le lendemain un peu après dix heures. Les domestiques s'étaient levés à cinq heures et le ménage du rez-de-chaussée était déjà terminé. À présent, le personnel savourait un thé durant la pause de la matinée.

— Bonjour, madame Bram, lança-t-elle à la cuisinière, une femme entre deux âges avec des cheveux bouclés qui commençaient à grisonner.

— Bonjour, madame Crumb. J'ai cru comprendre que Sa Grâce était ici ?

— En effet, confirma Bridget, qui s'obligea à cacher sa nervosité – le simple fait d'évoquer le duc suffisait à la mettre mal à l'aise. Je suppose que vous pourrez lui préparer ses repas dès aujourd'hui, même si vous avez été prévenue au dernier moment ?

— Aucun souci, répondit Mme Bram. J'ai un beau rôti qui conviendra pour le dîner et, dans le four, une tourte au poisson qu'il pourra manger au déjeuner, s'il a faim.

— Excellent, la félicita Bridget, quoiqu'elle n'ait pas un seul instant douté de Mme Bram : elle avait rarement travaillé avec une cuisinière aussi compétente.

Bridget traversa la cuisine pendant que les domestiques reprenaient leurs tâches. Il y avait, près de la porte de derrière, une table sur laquelle était posée une assiette recouverte d'une autre assiette, renversée. Bridget prit le tout au passage, ouvrit la porte, sortit et referma le battant derrière elle.

Elle sentit ses épaules se détendre légèrement.

La jeune femme se tenait dans une sorte de petite fosse cernée de murs en brique, car la cuisine était bien sûr aménagée en sous-sol, comme dans toutes les grandes demeures londoniennes. Une volée de marches permettait d'accéder au jardin, puis une allée conduisait à la ruelle desservant les écuries. Mais Bridget n'avait pas l'intention d'aller plus loin.

Un petit terrier au pelage tirant sur le brun était assis sur l'un des murets ceinturant la fosse. Il se dressa sur ses pattes dès qu'il vit Bridget et jappa avec effusion.

— Chut ! lui dit Bridget – mais il ne semblait pas vraiment l'écouter.

Elle posa les deux assiettes à côté de lui et ôta celle du dessus, dévoilant les restes que Mme Bram avait réservés à son intention.

Le terrier se mit aussitôt à engloutir cette nourriture comme s'il mourait littéralement de

faim – ce qui, hélas, devait être plus ou moins le cas.

— Tu vas t'étrangler, le tança Bridget.

Mais l'animal ne l'écoutait pas davantage. En fait, il ne prêtait jamais aucune attention à ses admonestations, quel que soit le ton qu'elle utilisât. Bridget était capable de se faire obéir d'une armée de solides laquais, mais ce corniaud décharné la défiait ouvertement.

Elle se mordit la lèvre. Qui prendrait soin du chien, si elle était obligée de quitter Hermes House ? Peut-être Mme Bram – à condition qu'elle se souvienne de son existence. La cuisinière avait déjà beaucoup de préoccupations en tête.

L'animal termina son repas et lécha l'assiette avec une telle énergie qu'il réussit à la retourner.

Bridget le gronda gentiment et se baissa pour la ramasser.

Le chien en profita pour glisser son museau dans sa main, et la jeune femme ne put s'empêcher de lui caresser la tête. Son pelage était plus sec que soyeux, mais il était adorable. Bridget n'avait jamais eu le droit d'avoir un chien quand elle était petite fille. Son père « adoptif » était berger, et il considérait les chiens comme des animaux de ferme plutôt que comme des animaux de compagnie. Il lui aurait de toute façon refusé ce plaisir, à elle, *la parasite*.

Et une gouvernante, à l'instar de n'importe quel autre domestique, n'était pas autorisée à posséder un animal de compagnie. Parfois, un chat était toléré dans l'office, à condition qu'il chasse efficacement les souris. Mais les chiens ne servaient

à rien. Pire : il fallait les nourrir et ils prenaient de la place.

La jeune femme se redressa et fronça les sourcils à l'adresse du terrier.

— File, maintenant.

Pour toute réponse, le chien s'assit et remua la queue. L'une de ses petites oreilles triangulaires s'était dressée, pendant que l'autre retombait sur son crâne.

Si seulement...

Quelqu'un, dans le dos de Bridget, ouvrit la porte.

— Madame Crumb ?

Bridget se retourna.

— Oui, j'arrive.

Elle rentra dans la cuisine sans un regard en arrière.

— Il voudrait vous parler, lui expliqua Bob, l'un des valets, qui semblait embarrassé.

Le duc avait-il décidé de la convoquer pour la renvoyer ?

Bridget lissa les plis de son tablier.

— Sa Grâce désire me parler, corrigea-t-elle.

Elle ne permettait jamais aux domestiques sous ses ordres de parler de façon irrespectueuse de leur employeur, même entre eux.

Bob rougit. Malgré sa carrure – un mètre quatre-vingts –, il ne devait pas avoir plus de vingt ans et il était fraîchement débarqué de sa campagne.

— Sa Grâce, se reprit-il. Mais... euh, le duc n'est pas seul.

— Ah.

Voilà pourquoi Bob était embarrassé. Pauvre garçon. Il finirait tôt ou tard par s'habituer à la débauche de l'aristocratie.

— Je suis au courant.

Quelqu'un s'esclaffa dans son dos, et Bridget se retourna.

Cal, le plus beau des valets de la maisonnée – c'est pourquoi Bridget s'était gardée de lui confier, la veille au soir, la tâche de monter le bain du duc –, esquissa un sourire entendu.

— C'est un sacré lascar, pour sûr.

— Ça suffit, répliqua Bridget sans hausser la voix.

C'était du reste inutile : toute la cuisine avait fait silence.

— Le duc est notre maître et nous ne devons pas l'insulter, reprit-elle. Quiconque désapprouve cette règle est libre d'aller chercher du travail ailleurs. Est-ce bien clair ?

Elle tourna la tête de droite et de gauche, accrochant le regard de chacun au passage. Puis elle quitta la pièce sans rien ajouter.

C'était peut-être sa dernière réprimande, mais il n'était pas question qu'elle quitte une maison en laissant le désordre régner parmi les domestiques.

Pas même la maison du duc de Montgomery.

Bridget emprunta un corridor menant à l'escalier de service, pour gagner le premier étage. Ses mains tremblaient. Elle détestait le changement. Détestait avoir à se chercher une nouvelle place qu'elle appellerait « sa maison » – même si, bien sûr, ce ne serait jamais sa vraie maison. Malheureusement, c'était la nature même de son travail. Elle avait librement choisi cette existence, et elle était fière de ce qu'elle avait accompli jusqu'ici.

Voilà. Elle s'était reprise. Ses mains ne tremblaient plus.

Franchement, Bob avait-il pu s'imaginer qu'elle ignorait que George, un autre valet, avait procuré la veille deux courtisanes pour l'amusement du duc ? Une bonne gouvernante – et Bridget se considérait comme telle – devait *tout* savoir de ce qui se passait dans son domaine.

Même le plus sordide.

La porte de la chambre ducale était fermée. Bridget frappa donc avant d'entrer.

— Bonjour, Votre Grâce.

Le duc était vautre – entièrement nu, d'après ce qu'elle pouvait voir – entre deux femmes elles-mêmes dévêtues. Plus exactement, une seule était visible, une petite blonde qui regardait Bridget avec curiosité. L'autre, une brunette, sortit la tête du couvre-lit et s'essuya discrètement la bouche.

— Pardon, murmura-t-elle, comme si elle avait roté à la table du dîner.

Bridget l'ignora. Ce n'était pas la faute de cette courtisane si elle était obligée de subir sa nudité.

Sa Grâce ouvrit lascivement les yeux. La chambre donnait sur les jardins et un domestique était déjà passé ouvrir les rideaux. À la lumière du jour, son début de barbe et les cheveux qui bouclaient au-dessus de ses épaules le rendaient vraiment bel homme. Une sorte de dieu grec savourant les plaisirs de l'existence. Pour un peu, on aurait pu penser qu'il méritait sa fortune, son statut social et tous les privilèges dont il jouissait uniquement par les hasards de sa naissance.

Pour un peu.

— Madame Crumb, dit-il d'une voix qui ressemblait à un ronronnement. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

— En effet, Votre Grâce.

— Et quelle charmante compagnie, ajouta-t-il, enlaçant les deux pulpeuses créatures qui partageaient son lit.

Bridget espéra qu'il ne lui demanderait pas de commenter ce second jugement – malheureusement, rien n'était sûr. Une fois, elle avait été invitée par un baron, dans des termes presque grossiers, à rejoindre la soubrette qu'il avait déjà glissée dans ses draps. Bridget avait décliné vigoureusement et fait ses valises le lendemain matin.

C'était la fois où elle était restée le moins longtemps à un poste.

— Vous vouliez me voir, Votre Grâce ? lui rappela-t-elle.

— Comme vous êtes professionnelle ! s'amusa le duc, levant les yeux vers le ciel bleu azur de son lit à baldaquin.

Bridget avait toujours trouvé cet immense lit parfaitement vulgaire.

— Mais je suppose que c'est perçu comme une qualité de la part d'une gouvernante, ajouta-t-il.

— En général, oui, Votre Grâce.

— Pour ma part, je trouve cela assommant.

— J'en suis désolée, Votre Grâce, répondit Bridget du ton le plus badin possible – quoique cela lui coûtât un grand effort.

— Oh, ne soyez pas désolée, murmura le duc d'une voix douce. Personne ne peut aller contre sa nature profonde.

Il la fixa subitement avec une telle intensité que Bridget eut l'impression d'être soumise au regard d'un prédateur. La froideur de ses yeux avait quelque chose d'inhumain. Et cependant, la jeune femme sentit son corps réagir bizarrement.

Ses tétons s'étaient durcis. Et elle éprouvait une sorte de chatouillement entre les cuisses.

Elle inspira une grande goulée d'air. Le duc l'observait toujours et elle avait la vague impression qu'il la mettait au défi de quelque chose. Comme s'ils étaient des adversaires sur un champ de bataille.

Cette idée était bien sûr parfaitement ridicule.

Bridget se reprocha d'avoir pris une troisième tasse de thé à son petit déjeuner.

— Je me demande pour qui vous travaillez, madame Crumb, murmura-t-il.

— Mais pour vous, Votre Grâce, répliqua-t-elle, soutenant son regard sans ciller.

Il s'esclaffa.

Bridget sentit une sueur froide dans son dos.

— Allez, j'en ai soupé avec vous, mes mignonnes ! s'exclama le duc.

Il bondit hors du lit et, se saisissant d'une bourse posée sur une table, en tira plusieurs pièces d'or qu'il offrit aux deux courtisanes – la somme était choquante par son énormité. Puis il les aida à ramasser leurs vêtements et les poussa vers la porte, sans même qu'elles aient eu le temps de se rhabiller.

Bridget ordonna à un valet qui passait dans le couloir – Bob, encore – de les escorter jusqu'à la porte de service, une fois qu'elles seraient décentes. Bob, les yeux écarquillés, s'exécuta sans mot dire.

De retour dans la chambre du duc, Bridget essuya de nouveau son ironie.

— Quelle femme efficace vous êtes, madame Crumb...

— Vous me remercierez quand vous aurez constaté qu'on ne vous a rien volé, Votre Grâce.

— Croyez-vous ?

Il se dirigea, tout nu, vers le bureau, offrant à la jeune femme une vue imprenable sur ses fesses. Celle de gauche semblait porter une marque. Un tatouage ?

— J'ai si mauvais goût qu'il ne serait pas forcément grave que certains objets disparaissent de cette maison, reprit-il, avant de brusquement se retourner. Bon sang, madame Crumb ! Reluqueriez-vous mon cul ?

Bridget ouvrit la bouche, mais elle ne sut quoi répondre. Avait-il décidé, oui ou non, de la congédier ?

— Je... Je...

— Oui ?

Il fit deux pas vers elle.

Bridget ne put, cette fois, faire semblant d'ignorer qu'il était entièrement nu devant elle.

Il avait les épaules larges et des pectoraux parsemés de quelques boucles de poils blonds entre ses deux tétons rose pâle. Plus bas, son torse se rétrécissait pour former un « V » parfait. De son nombril, un sillon d'autres poils, légèrement plus foncés, descendait pour s'évaser sur son pubis.

Durant sa supposée absence, Bridget avait plusieurs fois contemplé le portrait du duc accroché près de son lit. Elle avait toujours pensé que le peintre avait flatté les dimensions de sa virilité.

Mais, non.

Son membre pendait généreusement entre ses cuisses musclées et ses testicules avaient quelque chose d'artistique – pour autant qu'on pût parler d'art à ce propos. Ses jambes étaient merveilleusement dessinées. Même ses pieds étaient beaux.

— Oh, quel regard, madame Crumb ! murmura-t-il, un sourire aux lèvres.

Et, baissant les yeux sur la bouche de Bridget, il ajouta :

— Je me demande quel parti prendre. Protéger mes attributs, ou vous embrasser ?

— Il ne faut pas m’embrasser, s’empressa de répliquer Bridget.

Mais sa voix manquait de conviction.

Il pencha la tête de côté, comme s’il méditait l’argument.

— Ah bon ? Il ne faut pas ?

Bridget sentit son souffle caresser ses lèvres, et elle se rendit compte qu’elle avait fermé les yeux. Bonté divine ! Elle...

Quelqu’un toussa dans son dos.

Bridget rouvrit les paupières et pivota avec le plus de dignité possible.

Un jeune homme se tenait à la porte. Il était vêtu comme n’importe quel Anglais – veste, gilet et culotte – mais un tissu imprimé, rouge et jaune, lui ceignait le crâne.

— Ah, tu es là, Mehmed, dit le duc, comme s’il était habitué à être dérangé pendant qu’il embrassait une femme – et *tout nu*, encore.

Bridget sentait ses pommettes la brûler. Elle serra les mains devant elle, sur son tablier, pour s’empêcher de les porter à son visage.

Le garçon, à la porte, paraissait à peu près aussi embarrassé qu’elle. Il apportait un broc d’eau fumante, mais il amorça un mouvement de recul.

— Vous êtes avec une catin, duc. Je repars.

Le valet de chambre du duc, Attwell, apparut à son tour. Il semblait légèrement étonné.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accédez à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11729

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
Le 1^{er} février 2017

Dépôt légal : mars 2017
EAN 9782290142004
L21EPSN001657N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion